Les Amis des Archives diplomatiques

Malraux, Culture et anti-diplomatie,

Mardi 20 octobre 2026, Paris, Mairie du XVe arr.

La diplomatie selon le Musée imaginaire : Inde, Etats-Unis, Israël

Michaël de Saint Cheron

Chevalier servant de la Joconde aux Etats-Unis puis encore au Japon, en 1974, alors qu'il est redevenu écrivain à part entière, Malraux est aussi celui qui, quelques mois après la conférence de presse du 27 novembre 1967, au cours de laquelle le général de Gaulle prononça ces paroles entrées dans l'histoire : « les Juifs, jusqu'alors dispersés, mais qui étaient restés ce qu'ils avaient été de tout temps, c'est-à-dire un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur, n'en viennent, une fois rassemblés dans le site de leur ancienne grandeur, à changer en ambition ardente et conquérante les souhaits très émouvants qu'ils formaient depuis dix-neuf siècles : l'an prochain à Jérusalem », Malraux organisa, sous l'égide des Affaires étrangères mais sous son autorité décisionnaire, l'exposition « Israël à travers les âges », au Petit Palais, à Paris, en mai 1968… Le comité d'honneur nomme André Malraux en toutes lettres à trois reprises, celui de Couve de Murville est caché sous l'appellation : ministère des affaires étrangères, ce qui est rédhibitoire.

Pour poursuivre l'exposé passionnant autant que passionné de Régis Koetschet et celui, richement documenté, d'Isabelle Richefort, je vous parlerai pour ma part, de trois pays, l'Inde, les Etats-Unis et Israël. Ces trois pays eurent un rôle très spécifique dans l'action ministérielle de Malraux : l'Inde, les Etats-Unis et Israël. Ses actions pour tant de pays furent très visibles, qu'il se soit agi de l'Inde, du Japon, des Etats-Unis, de l'Egypte évidemment et de beaucoup d'autres, alors que son engagement envers Israël - et c'était il y a 60 ans ! – resta volontairement ou accidentellement, très peu perçu ou quasiment effacé par une certaine mémoire malraucienne. Il fréquenta beaucoup le monde arabo-musulman comme vient de nous le rappeler Régis Koetschet, sans l'avoir

vraiment compris. Ce qu'il manqua, à ses yeux, et à l'islam et à Israël comme civilisation, ce sont les arts plastiques. Car que devient le Musée imaginaire sans l'islam et sans Israël, jusqu'au XXe siècle finalement, car il y a depuis un siècle un incroyable ferment artistique à l'œuvre dans les deux mondes, qui sont presque sans passé, sur le plan de l'art.

Mais je reprends mon plan : l'Inde, les Etats-Unis et Israël.

L'Inde

Dès *Les Conquérants*, l'Inde eut un rôle cardinal pour Malraux, grâce à la révolution non-violente de Gandhi puis dès son premier voyage en 1931, il fut happé par la transcendance qui émanait et émane toujours de ce pays-continent. S'il ne put rencontrer Gandhi, assassiné en 1947, son grand dialogue avec l'Inde, il l'eut avec Nehru dès 1936 à Paris, puis en Inde, alors ministre d'Etat et Nehru, Premier ministre. L'Inde occupe plus de 100 pages dans Les *Antimémoires*. Après Nehru, l'interlocuteur principal de Malraux fut le poète et penseur Raja Rao, installé aux Etats-Unis. Le « Message d'adieu à l'Inde » que Malraux délivra sur la radio nationale, dans la traduction anglaise de Nehru, est un texte très court mais habité. Il concluait son allocution par ces mots :

> **« Au moment de quitter l'Inde, je souhaite à son peuple et aux guides que celui-ci s'est choisi toute la chance que peut souhaiter un homme. Car dans l'organisation de la fraternité, qui sera l'une des entreprises majeures de la civilisation qui commence la chance de l'Inde sera l'une des chances du monde. »**

Avec Nehru, l'idée d'une très importante exposition « Trésors d'art de l'Inde », inaugurée à Paris par les deux hommes, le 8 mai 1960, entre son appel pour le sauvetage des monuments de Haute-Egypte, à l'Unesco et son discours d'ouverture du centenaire de l'Alliance israélite universelle, aux côtés de René Cassin, son président depuis 1943.

Après la mort de son ami indien, en mai 1964, Malraux avait la ferme intention de revenir en Inde en voyage officiel. L'occasion de son voyage en Chine, à l'été 1965, fut rêvée pour l'écrivain. Il y passa quatre jours, du 8 au 12 août.

Contrairement à d'autres voyages importants, Malraux ne prononça qu'une brève allocution radiodiffusée en 1959 et deux vrais discours, le 11 août 1965, à l'Académie sanscrite de Bénarès (Varanasi) en réponse à celui de son recteur (vice-chancelier) qui venait de lui conférer un doctorat *honoris causa*. Puis, le 16 novembre 1974, alors qu'il recevait le prix Jawaharlal Nehru pour la compréhension internationale. François et moi sommes parmi les très rares à avoir capté les images de la télévision française diffusée le soir-même, juste après l'attribution du prix Goncourt.

Ce fut son engagement pour l'indépendance du Bangladesh en 1971, qui dessilla Malraux des épouvantables crimes commis par Mao. Malheureusement, cela n'eut presque aucun écho et l'on ne se souvient que l'admiration que l'écrivain vouait au grand timonier. C'est à l'université de Rajshahi, qu'il eut cette envolée magistrale, mais trop tardive et surtout unique :

> ***Ni Hitler, ni Staline, ni Mao : Gandhi et Sheikh Mujibur Rahman !***
>
> ***Si le monde n'a pas encore compris, il est temps de lui ouvrir les yeux. Et nous allons le faire !***

Gandhi demeura pour Malraux la figure incontournable de l'Inde, de la non-violence, de la seule révolution ou libération pacifique qui eut lieu au cours du XXe siècle. Il n'a pas connu, faut-il le rappeler, la fin de l'Union soviétique et la libération de la Tchécoslovaquie.

Les Etats-Unis

> **Il est temps de parler des Etats-Unis. En 1954, l'écrivain fut l'un des invités prestigieux du bicentenaire de Columbia University et de la réouverture du Metropolitan Museum de Nex York. Il y prononça une conférence magistrale, qui devint l'introduction générale à *La Métamorphose des dieux*. Puis en mai 1962, il prononça un discours important à New York mais on se souvient avant tout de son discours devant John et Jackie Kennedy à la National Gallery pour la Joconde, le 9 janvier 1963. Le discours de Malraux fut maintes fois reproduit. En voici**

les premiers mots : « Voici donc le plus célèbre tableau du monde. Gloire mystérieuse qui ne tient pas qu'au génie. »

Dans sa conclusion, après avoir rappelé les risques pris par la France pour envoyer la Joconde à Washington et New York, il termina :

> **Mais ceux qu'ont pris les gars qui débarquèrent un jour à Arromanches – sans parler de ceux qui les avaient précédés vingt-trois ans plus tôt – étaient beaucoup plus certains. Au plus humble d'entre eux, qui m'écoute peut-être, je tiens à dire, sans élever la voix, que le chef-d'œuvre auquel vous rendez ce soir Monsieur le Président, un hommage historique, est un tableau qu'il a sauvé.**

Nous voici en 1971, au moment de l'affaire du Bangladesh. Malraux publia dans *Le Figaro* du 18 décembre, une « Lettre ouverte au président Nixon » sur l'abandon par les Etats-Unis du Bangladesh, quelques jours après la victoire que remporta Indira Gandhi sur le Pakistan. Mais Nixon ne s'en offusqua pas du tout, au contraire, puisqu'il invita comme « *State Guest* » André Malraux à la Maison Blanche en février 1972, à quelques semaines de sa rencontre avec le président chinois, coupable de la mort d'au moins 40 millions de Chinois, voire bien plus entre 1958, le Grand bond en avant, et la Révolution culturelle.

Israël

Enfin, voici ce petit peuple dont Malraux disait qu'il était avec la Grèce le parrain de l'Europe. Voici ce qu'il déclara, en marge de la publication des *Hôtes de passage* (1975) : « Nous avons été essentiellement formés par deux petits peuples qui n'ont jamais joué qu'un petit rôle dans l'histoire mondiale, sauf dans l'ordre de l'esprit : ce sont les Juifs et les Grecs[1]. » Dans *Hôtes de passage*, il parle sans équivoque « de notre parrain Israël, de notre marraine la Grèce[2] ».

[1] « A propos d'Hôtes de passage », entretien avec Jacques Legris, in *André Malraux*, L'Herne, 1982.
[2] *Œuvres Complètes* T. III, Gallimard, la Pléiade, p. 765.

Le 21 juin 1960, c'est en sa qualité de ministre d'Etat du général de Gaulle – et surtout *en son nom* - que Malraux célébra, à Paris, le centenaire de l'Alliance Israélite Universelle, à la gauche de René Cassin, l'un des pères de la Déclaration universelle des droits de l'homme, président de l'Alliance depuis 1943 et, prix Nobel de la paix. Dans son discours, qui reprenait une partie de la préface au livre *Israël,* publié cinq ans plus tôt, Malraux, découvrant la figure emblématique de Rabbi Yohanan ben Zakkaï, exalta en lui celui qui

> ***« accepta la soumission des Juifs à Rome, à condition que la Tora fût sauvegardée : à ses yeux, l'enseignement assurait, plus sûrement que la révolte, la survie de l'indéracinable peuple qui ne croit qu'aux racines de l'âme. Et l'école fondée par Yohanan à Yavné maintint la Jérusalem pour laquelle Akiba était mort. Pendant des siècles, Israël opta pour Yohanan. La Tradition, on le sait, connaît un seul héros : Judas Macchabée, héros du sacrifice plus que de la révolte. »***

Malraux va vite en besogne en faisant de Judas Macchabée le seul héros de la tradition d'Israël, laissant pour compte les héroïques prophètes d'Israël que furent Moïse, Gédéon, Jephté, Déborah, Samuel, David et Salomon, et d'autres encore.

Et il continua son discours en disant *« Nulle chanson de geste n'accompagne la Tradition d'Israël. D'où l'on concluait que le courage lui était étranger ; mais absence de courage, en Occident, suggère faiblesse, et les Israélites ont survécu à tous les empires qui les ont asservis. Une vertu différente du courage militaire, mais non moins efficace, entrait donc en jeu. »* Comment l'écrivain épique a-t-il pu oublier le cantique de Déborah, l'une des plus hautes pages de chanson de geste de la littérature hébraïque ? Mais comme si de rien n'était, il continuait sur sa lancée :

> ***« Les historiens découvraient que ces communautés sans soldats n'étaient pas sans martyrs ; et que si l'on distinguait mal ceux-ci, c'est que trop de victimes les cachaient. Le martyre n'était pas absurde, parce que les martyrs témoignaient pour Dieu ; le courage militaire était absurde, parce que la dernière victoire ne dépendait que de Dieu. La seule valeur suprême était l'esprit. »***

Après quoi, Malraux rendit un superbe hommage au *« peuple de paysans-*

soldats de l'Etat juif »*. La prosopopée finale du discours s'achève sur la surrection de l'Etat d'Israël que viennent apporter sur leur plateau de bronze *« les humbles maîtres »* de l'Alliance, *« du Maroc à Samarkand ».

A travers ce discours, André Malraux entendait valoriser le judaïsme oriental, lui rendre hommage et le sortir des catacombes dans lesquelles il avait été placé. Il semblait [placé] relégué très loin derrière les communautés ashkénazes, très majoritairement décimées par la Shoah, et dont les figures de proue avaient presque toutes pu fuir avant qu'il ne soit trop tard, soit aux Etats-Unis, soit en Israël. Sans nul doute Malraux était-il lui-même plus proche des ashkénazes, tous ses amis juifs l'étant depuis d'ailleurs Clara, sa première femme : Manès et Jenka Sperber, Chagall, Ilya Ehrenbourg, Roman Kacew (alias Romain Gary), Roger Stéphane.

Ce 21 juin 1960, s'il n'eut qu'une parole pour signifier qu'il n'oubliait pas les martyrs de la Shoah, c'était d'abord parce que l'Alliance ne concernait pas les Juifs d'Europe. C'était ensuite pour rappeler qu'il restait encore, en ce temps-là, un nombre important de Juifs dans les pays d'islam, de Samarkand au Caire et de Damas à Marrakech. *« Et qui songerait à les abandonner ? »*, s'exclama Malraux, dans son discours devant les représentants du judaïsme français et ceux de l'Alliance israélite universelle, en poste dans de nombreux pays du Moyen-Orient.
Que ce fût André Malraux, en cette solennelle journée, qui le proclama en son propre nom autant qu'en celui du président de la République française, était d'une importance indéniable, même si nombre de participants n'en prirent pas la mesure ou, mieux, ne l'entendirent même pas. Mais après la guerre des Six jours, comme après la conférence de presse de novembre 1967 où de Gaulle qualifia Israël de *« peuple d'élite, sûr de lui et dominateur, et dévoré d'une brûlante ambition de conquête »,* et pour nous qui sommes « vivants aujourd'hui », comme le dit Moïse à la fin du Deutéronome, relire ces paroles, c'est aussi ne pouvoir mettre en doute le salut fraternel de l'homme d'action, de l'écrivain et du ministre d'État André Malraux envers les communautés juives séfarades. Ce sont elles qu'il faisait parler quand, dans sa prosopopée finale, il scandait *« nous sommes la piétaille du sacrifice »…*

En conclusion, je voudrais encore rappeler qu'en novembre 1974, alors que l'Unesco avait adopté une résolution portée par la Jordanie, en charge des lieux saints musulmans de Jérusalem-est, visant à assimiler sionisme et racisme.

Malraux, s'envolant pour Delhi recevoir son prix Nehru, a pris le temps d'adresser une lettre ouverte au directeur sortant de l'Unesco, René Maheu, qui serait remplacé par Amadou-Mathar M'Bow, dans laquelle il s'indigne de « l'étrange décision qui, en refusant d'inclure Israël dans une région déterminée du monde, lui interdirait de participer à toute activité régionale de l'Unesco. […] vous connaissez comme moi, le chemin que risquent d'ouvrir de telles décisions… »